

Perte du Bouvet

projectile vient de frapper au ras de la tourelle double de 305, crevant successivement deux ponts et envoyant, dans l'embrasure du canon de droite, une volée d'éclats qui fauche neuf servants.

Une heure trente-sept. « Retirez-vous, les Français », signale l'amiral de Robeck.

IV. — LE « BOUVET » CHAVIRE ET COULE.

Ce signal ne réjouit guère nos navires. Le travail allait si bien ! Pris sous les salves alternées du *Charlemagne* (quatre obus de 305 à chaque fois) et du *Bouvet*, Namazieh semblait muselé. On sut d'ailleurs plus tard que ce fort, comme tous ceux qui se taisaient, économisait ses munitions, simplement.

De Robeck a raison quand même. Bien que les gros ouvrages turcs soient presque tous silencieux, quelques batteries d'obusiers ont trouvé la hausse efficace, et le *Gaulois*, par deux fois, a été dangereusement frôlé : deux coups à 5 mètres de l'étrave à une heure quarante et un à 10 mètres par tribord deux minutes plus tard. L'escadre Guépratte a besoin de souffler et la *Queen-Elizabeth* se couvre d'étamine, deux signaux encore : « Ordre aux dragueurs de s'approcher » et « Ordre à l'escadre française de sortir du détroit ».

Il faut bien céder la place à la *Vengeance*, à l'*Irresistible*, à l'*Albion*, au *Triumph* et au *Majestic*, lesquelles, rangés entre Seddul-Bahr et Koum-Kaleh, attendent depuis le matin leur tour. Les Français n'ont plus qu'à obéir. À l'imitation du *Suffren*, le *Gaulois*, qui vient d'être effleuré deux fois encore, arbore le trapèze 4, qui marque la fin du combat<sup>1</sup>. Le *Charlemagne* hisse l'aperçu et rallie son camarade. Le *Bouvet*, lui, devrait rejoindre son amiral...

Le *Bouvet* ne bouge pas !

Jamais son tir n'a été meilleur. Le 305 avant, il est vrai, est toujours paralysé et, dans la tourelle, le jeune docteur Cahuzac prodigue les tractions rythmées pour ravitailler en air respirable les

---

1. Les signaux peuvent être faits par pavillons, flammes, trapèzes ou triangles, ou par mélanges de ces diverses formes.

poumons empoisonnés, mais les autres pièces font leur affaire si gentiment que ce serait pitié de les interrompre et d'arracher au lieutenant de vaisseau Thévenard, officier de tir, et à ses merveilleux pointeurs les buts qu'ils écharpent si bien.

Le capitaine de vaisseau Rageot de la Touche, commandant du *Bouvet*, n'arrive pas à s'y résoudre. Son caractère amène et souvent jovial, sa parole calme, son allure de doux philosophe détaché des réalités n'empêchent pas ce chef d'être l'homme de la lutte à outrance. Il la mène, cette lutte, avec une charmante sérénité, un perpétuel sourire éclairant une face qu'ont émâcée les campagnes et les navigations. Un jour, pourtant, Guépratte l'a vu pleurer silencieusement. Trouvant que, même parmi ses confrères plus que mûrs, le *Bouvet* était vraiment trop caduc, l'amiral Carden avait décidé que sa place était mieux indiquée au blocus de Dédéagatch qu'à l'attaque des **Dardanelles**. Mais, devant la douleur muette du commandant, on avait finalement maintenu le navire en première ligne.

Sur sa passerelle, à bâbord, accoudé à la rambarde, Rageot observe à la jumelle Namazieh, sa victime. Comme le *Suffren* est à tribord, caché à ses regards par toute la masse du blockhaus, comment voulez-vous que le commandant du *Bouvet* aperçoive le signal ? Pour la troisième fois, un timonier rend compte :

– Commandant, le *Suffren* a hissé le trapèze 4.

– Merci, mon ami, répond Rageot sans autre commentaire.

Sur la passerelle du cuirassé-amiral, Du Plessix trépigne, parle d'indiscipline flagrante. De Laurens-Castelet s'amuse énormément en entendant le chef d'état-major bougonner :

– Je sais bien ce que je ferais, moi, si j'étais le chef...

– Vous oubliez Copenhague, coupe l'amiral Guépratte. Je ne sais si, après l'affaire, Parker a embrassé Nelson, mais j'ai bien envie d'embrasser Rageot de la Touche quand je le reverrai.

---

Le 2 avril 1801, la flotte anglaise de l'amiral Sir Hyde Parker se présente devant Copenhague avec un ultimatum exigeant le libre passage à travers les détroits qui mènent à la Baltique et l'abandon immédiat de tout lien avec la ligne de neutralité armée, – Russie,

Suède, Danemark, – conclue par le tsar Paul I<sup>er</sup> à l'instigation de Bonaparte.

Les Danois se décident à défendre leur capitale. Elle est couverte par de puissantes fortifications et par une ligne formidable de vaisseaux de ligne, de batteries flottantes et de pontons embossés. Nelson, commandant une des escadres anglaises, mène hardiment douze vaisseaux, cinq frégates et une flottille de canonnières et de bombardes combattre à courte distance les redoutables machines de guerre danoises. Refoulé par le vent et le courant, l'amiral Parker n'a pu amener ses huit vaisseaux au secours de Nelson. Depuis trois heures, il contemple la bataille qui fait rage sans que les Danois mollissent.

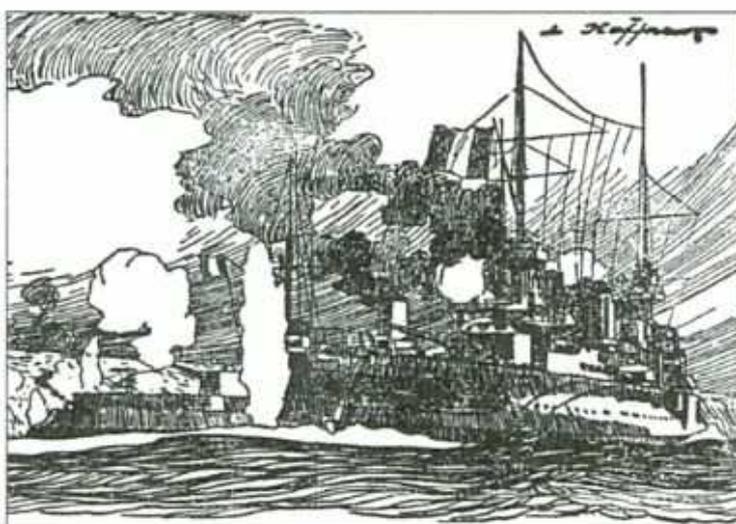
– Ce feu est trop vif, s'écrie alors le commandant en chef, pour que Nelson puisse le soutenir. S'il doit se replier, il faut, dût ma réputation personnelle en souffrir, qu'il se retire en vertu de mes ordres, car il y aurait lâcheté de ma part à lui laisser la responsabilité d'une pareille décision. Et l'amiral Parker signale à son lieutenant de rompre le combat.

– Foley, dit alors Nelson à son capitaine de pavillon, je suis borgne et, certes, j'ai bien le droit d'être aveugle quelquefois. Sur mon honneur, ajoute-t-il en plaçant sa longue-vue sur l'œil qu'il a perdu au siège de Calvi, je ne vois pas les signaux de Parker. Conservez mon signal de serrer l'ennemi au feu et clouez-le, s'il le faut, au grand mât du vaisseau. C'est ainsi que je réponds à de pareils ordres.

La bataille continue. Jamais la flotte anglaise n'en a connu d'aussi meurtrière, mais, la journée finie, les Anglais sont victorieux, grâce à la magnifique indiscipline de Nelson.

.....  
Tout en admirant l'obstination de Rageot de la Touche, l'amiral Guépratte agit. Il en est temps, car les six Anglais de la relève remontent le détroit, et la courtoisie exige qu'on dégage la place sans plus attendre. Le *Suffren*, déjà en route vers la sortie, fait demi-tour et se dirige sur le *Bouvet*.

Quelle belle cible pour les canons turcs que ces deux cuirassés presque accostés l'un à l'autre ! Marguerye, qui a l'ordre de ranger le *Bouvet* à l'honneur, en défile à moins de 30 mètres. Cette fois,



*Le Suffren range le Bouvet à l'honneur.*

Rageot ne peut plus ne pas voir le cuirassé-amiral qui le touche presque, il ne peut pas ne pas entendre le coup de canon à blanc qui appuie le trapèze 4 toujours battant. Sur les passerelles des deux navires, tous les officiers, sortis du blockhaus cuirassé, sont alignés et saluent. Le geste de Guépratte est, comme de coutume, ample et solennel. Rageot, lui, accompagne le sien d'un sourire qui se pourrait traduire par : « Comme l'amiral est aimable d'être ainsi venu me chercher ! » Hissant l'aperçu, il se prépare à manœuvrer pour se ranger dans les eaux de son chef et à 400 mètres, distance réglementaire. Ses machines réglées à 8 nœuds, puis à 10, puis à 12, le *Bouvet* vire de bord, envoie en passant une rafale sur le massif d'Eren-Keui, nid de vipères...

... Puis, brusquement, chavire et disparaît<sup>1</sup>. Voici comment :

L'évolution est tout juste achevée, le cuirassé a le cap vers la

1. Au point marqué par une croix avec la mention « *Bouvet* coulé » sur le croquis, page 48.

sortie. Tous à bord sont heureux du bon travail qu'a fait le vieux sabot deux heures durant, sous un feu infernal, heureux aussi d'en avoir fini pour la journée.

À deux heures exactement, secousse formidable, déflagration à tribord milieu, sous la tourelle de 274 : explosion si violente que le navire est littéralement poussé sur la gauche, comme une auto qui dérape sur le macadam mouillé. Sur bâbord, le *Bouvet* s'incline pendant deux secondes. Puis il se redresse et commence de chavirer sur tribord.

Cinq degrés... dix... quinze... mouvement régulier, continu, inexorable. Vingt degrés... vingt-cinq... rien ne l'arrête. Trente... quarante... cinquante degrés... fracas de tous les objets lourds qui cassent leurs saisines et que leur poids entraîne. Soixante degrés... soixante-dix... des têtes, des bustes apparaissent, trop tard, aux sabords de la muraille émergée et retombent dans le cercueil d'acier, un roulement assourdi de tambour lointain révèle la chute des gros obus qui, dans les soutes, tombent de leurs étagères. Quatre-vingt degrés... quatre-vingt-dix... le *Bouvet* est couché sur le flanc, la mer se précipite dans les cheminées qui s'immergent, des torpilleurs anglais et des canots à vapeur accourent au sauvetage. Cent degrés... cent vingt... convulsion brutale : le bâtiment vient de s'alléger du poids de ses douze tourelles jaillies de leurs assises et tombées au fond avec leurs canons ; les trois hélices émergent, tournant toujours. Cent cinquante degrés... cent soixante... cent quatre-vingts... Verte sur le bleu de l'eau, la carène se montre un instant complètement retournée. Brusquement, le *Bouvet* se mâte, l'éperon hors de l'eau, puis, vertical, s'enfonce par l'arrière...

Le commandant, vingt-trois officiers, six cent dix-neuf gradés et marins disparaissent avec lui.

Il n'est pas tout à fait deux heures et une minute : l'engloutissement a duré cinquante-cinq secondes...

Des épaves sur l'eau, et des hamacs, et quelques hommes : quarante-sept exactement, dont cinq officiers. Voici, venus à leur aide, des torpilleurs et des vedettes anglais, tous cernés par des gerbes turques. Les batteries n'ont pas cessé le feu, elles canonent les naufragés.

Pas un mécanicien, officier, maître ou matelot, pas un chauffeur, pas un soutier, pas un homme du poste central n'a survécu. Machines, chaufferies et soutes sont trop loin, et séparées de l'air libre par trop d'échelles déjà raides et glissantes quand le navire est droit et devenues impraticables pendant la culbute sinistre.

Une des mines mouillées la nuit précédente par les Turcs a éventré le *Bouvet*.

Suivons maintenant la noyade seconde par seconde, en la reprenant à son début.

La gerbe d'eau que soulève l'explosion est mêlée d'un nuage de fumée rouge noirâtre strié de jaune. Une fumée pareille sort par l'embrasure de la tourelle de 274.

– C'est un gros noir, commandant, affirme le lieutenant de vaisseau Quernel, officier de manœuvre<sup>1</sup>.

– Non, mon bon, c'est une mine, répond Rageot de la Touche ; ça ne pardonne pas à un vieux bateau... Essayons quand même, continue-t-il. Stoppez les trois machines, faites remplir à bâbord les compartiments de redressement.

Dans le blockhaus, le quartier-maître fourrier Jourdan transmet les ordres. Du poste central, on entend monter la voix calme de l'aspirant Piat-Desvial, dont les vingt ans ont coïncidé avec la déclaration de guerre :

– Compris pour le redressement. On y va.

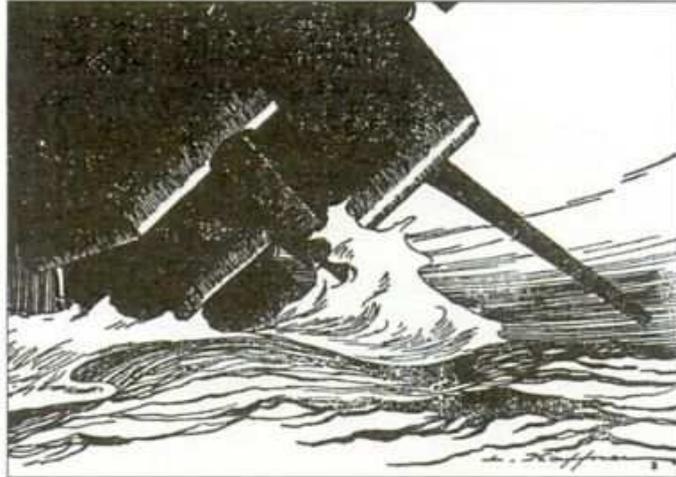
Sans doute y va-t-on, mais Desvial, lui, doit rester au poste central et, comme nul ne l'avisera du sauve-qui-peut, il y périra...

Dès la dixième seconde, la bande dépasse trente degrés, et il faut se cramponner. Quiconque cesse d'agripper les rambardes de la passerelle file sur tribord comme un bolide et culbute à l'eau. Rageot de la Touche se tourne vers le blockhaus :

– Sortez de là, mes enfants, dépêchez-vous. Sautez à la mer.

---

<sup>1</sup> Chaque grand service est dirigé par un officier responsable : officier de manœuvre et des montres, officier fusiller, officier canonnier, officier torpilleur et électricien, officier des transmissions, etc.



*Le bout de sa volée soulève un sillage énorme.*

Les hommes plongent. L'enseigne de la Nouë les suit. Thévenard, lui, se cale contre le blockhaus, décapèle son veston et attend que tous soient partis. Il n'aura plus qu'à passer sur le toit de la tourelle de 305, que l'eau lèche déjà. De cette tourelle, seuls Labous et le téléphoniste Bouchon ont pu s'extraire ; le docteur Cahuzac y est mort en essayant de ranimer le lieutenant de vaisseau Boutroux et l'aspirant Châteaurenard.

– Allons, Simon, faites vite, s'écrie le commandant.

À cet ordre, l'enseigne télémétriste dégringole de son piédestal et se laisse glisser sur la pente, non sans avoir remarqué que « le bateau a encore bougrement d'erre, regardez le 274 tribord ! » De fait, la pièce est pointée par le travers, et le bout de sa volée, trempant déjà dans l'eau, soulève un sillage énorme.

Rageot de la Touche est entré dans le blockhaus, et voici que, chose infiniment rare, sa voix résonne au diapason de la colère. C'est qu'il s'agit de la vie d'un de ses hommes, le fourrier Jourdan,

qui continue de s'égosiller dans un tube acoustique. Le capitaine de vaisseau le saisit par sa vareuse et le pousse dehors :

– Mais sauvez-vous, mon petit, sauvez-vous, voyons ! Eh bien ! Thévenard, et vous ?

Jourdan, puis Thévenard obéissent. Rageot de la Touche rentre dans le réduit cuirassé, lequel est, comme chacun sait, son poste de combat... Et, lorsque le *Bouvet* sombre, pavillon haut, le commandant est toujours au blockhaus.

En 1918, un torpilleur français a été baptisé *Rageot-de-la-Touche*.

Un autre torpilleur s'appelle *Pierre-Durand*. Ainsi se nommait le second maître canonnière pointeur du 305 arrière du *Bouvet*.

– On coule, Durand, lui a crié un matelot par la fenêtre de visée.

– Ça va, mon fils, a-t-il répondu. Va à ton poste, je reste au mien.

Rien d'étonnant. La tourelle arrière a comme chef l'enseigne Aubert, un fameux, et comme second l'aspirant Potier de Courey – vingt ans depuis un mois – restés à leurs postes eux aussi.

Regardons à présent les autres canonnières. La gîte a tout de suite bloqué les portes des petites tourelles de 138. De celles de bâbord, les hommes ont pu sortir par le toit, à travers le petit orifice rond par où s'évacuent les douilles vides. Des gens comme l'enseigne Bécam, le maître canonnière Le Fur, le second maître Gourmelon, en maintenant l'ordre dans ces réduits en train de basculer, ont sauvé bien des vies. Rares sont les servants qui ont pu quitter les tourelles de tribord et, comme les officiers doivent passer les derniers, les aspirants Doneaud et Filhol n'en sont pas sortis.

On a peu de détails, mais tous précieux sur ce qui s'est passé dans les fonds du *Bouvet*. On sait que le capitaine de frégate Autric, second du bord, a tout compris dès la première seconde :

– C'est une mine, a-t-il dit, j'y vais.

Arrivé devant la brèche immense, il a fait face à la mer qui se ruait, il a voulu l'arrêter, la refouler...

Rien n'est resté, que son nom, *Jean-Autric* inscrit à l'arrière d'un sous-marin français.

On sait aussi que le premier maître torpilleur du cuirassé s'appelait Coquin. Sorti du compartiment des tubes sous-marins, il s'est trouvé dans la batterie, au milieu d'une masse de malheureux qui embouteillaient les échelles. Dans cette foule a fait irruption le capitaine de frégate Cosmao-Dumanoir, solide comme un chêne, face boucanée, voix tonnante. Il était chef du service de sécurité.

– Pas de panique, les gars, a-t-il commandé. Tonnerre de sort, vous avez le temps ! Allez-y par un, matelots d'abord, gradés ensuite.

Si bien que Coquin a dû attendre et que l'échelle était devenue verticale, ou pis encore, quand son tour est venu. Il était d'une corpulence d'ordinaire enviable, mais qui, ce jour-là, eût été mortelle sans Cosmao, qui, d'un coup d'épaule, l'a projeté à l'étage supérieur. Le premier maître a survécu, mais personne n'a revu le capitaine de frégate, demeuré en arrière pour secourir d'autres hommes.

Pour aider peut-être quelques-uns des trois ou quatre cents qui ont ensuite surgi des entreponts. À leur arrivée dans la batterie, la bande atteignait déjà cinquante degrés et ne cessait de croître. En débouchant des panneaux, la cohue glissait sur le plancher incliné et s'entassait contre la muraille de tribord. Des malheureux tentaient de remonter la pente pour gagner le flanc bâbord, la paroi émergée qui était là tout près, à vingt mètres. Les sabords grands ouverts y découpaient des carrés de ciel bleu... Escalade impossible. Ils retombaient, condamnés à mourir, les uns couchés, les autres debout sur ce mur contre quoi ils étaient adossés vingt secondes plus tôt... Le plancher qu'ils n'avaient pu gravir s'était fait muraille et la muraille émergée était devenue plafond... Et soudain, par les écoutilles du pont supérieur que la culbute avait rendu vertical et qui, dans le même temps, s'immergeait, des cataractes formidables se sont engouffrées et, d'un seul coup, ont tout noyé...

Là-bas, sur le *Suffren*, l'amiral Guépratte salue de nouveau ceux qui meurent. Sa pensée les suit un instant dans les cales envahies, dans les entrailles submergées de ce *Bouvet* dont il connaît les moindres tôles, car, vingt ans plus tôt il a été second du bâtiment. Mais des soucis nouveaux l'assaillent. Un autre cuirassé lutte avec la mort.